

Eugen SIMION*

La littérature migrante (I)**



Abstract

In the first part of his article, the author relates a few impressions about the colloquium about the "Migrant Romanian Literature" organized between the 27th and the 28th of May 2010 at the Calabria University from Cosenza. In the second one, he speaks about a photo, which is eloquent for the subject matter of the above mentioned theme. We refer to the picture mad in the Place Fürstenberg (Paris, 1977), with Mircea Eliade, E. M. Cioran and Eugène Ionesco. The three left the native country and obtained consecration.

Keywords: Romanian Migrant Literature, Place Fürstenberg (Paris, 1977), Mircea Eliade, E. M. Cioran, Eugène Ionesco.

Il n'y a pas longtemps, j'ai participé à un Colloque sur la littérature migrante, organisé par Gisèle VANHESE, Professeur de littérature française et roumaine à l'Université de Cosenza (en Calabre). Littérature migrante ou migratrice ? Je débats de cette hésitation avec les « roumanistes » là présents (Rodica Zafiu et Alexandra Vranceanu), mais on ne parvient pas à une solution unanimement acceptée. Ce qui est sûr, c'est que la littérature migrante ne s'identifie aucunement à la littérature de l'exil ou à la littérature en exil. Cette dernière, et là je fais une tentative de tirer cette question au clair, comporte une dimension politique, alors que la littérature migrante a, de par ses origines, d'autres raisons d'être. Des raisons historiques, sociales et, surtout, existentielles.

De toute façon, il s'agit d'un concept, relativement récent et, lorsque j'essaie de m'édifier davantage sur sa nature esthétique, je constate que les définitions, déterminations, enfin, commentaires faits à ce

jour par les comparatistes sont, théoriquement, approximatifs. D'aucuns le comparent à « la coolitude » (coolie est le terme – péjoratif à l'origine – donné aux ouvriers indiens obligés à travailler sur l'île Maurice), qui, à son tour, est mis en liaison avec la « négritude » (terme, concept inventé par le poète martiniquais Aimé Césaire et accepté, de nos jours, par l'histoire de la culture). « La négritude à l'indienne » donc, à cela près que le phénomène ne se limite pas à un peuple, une race ou une certaine religion, mais englobe un espace spirituel et implicitement géographique, indéterminé, *id est* universel. Autrement dit, « la coolitude » s'affirme partout en Europe, en Afrique, aux Etats-Unis et, certes, en Asie... La revue « Missives », coordonnée par Josette Rasle, a dédié en 2004 un numéro à « la coolitude » et, à lire les textes là reproduits, j'en infère que les descendants des Indiens de l'île Maurice se sont éparpillés entretemps partout dans le monde et,

* Academia Română

** Prezentăm în numărul de față lucrările Colocviului "La letteratura romena migrante", organizat de Università della Calabria (Italia) în zilele de 27 și 28 mai 2010.



lorsqu'ils deviennent écrivains, ils exploitent l'imaginaire collectif où se mélangent les histoires, les cultures, les expériences individuelles et linguistiques... Une forme, pourrait-on dire, de multiculturalisme ou de transculturalisme manifesté dans des langues de circulation universelle, surtout en anglais. « La coolitude est la force politique que j'attendais », avoue Césaire en 1997, qui – nous sommes avertis – avait déchiffré un élément « coolie » aussi dans sa poésie, de même que Saint-John Perse (Alexis Saint-Léger)... I. M. G. Le Clézio, qui se considère lui-même comme « un errant de la littérature » (né à Nice de père « mauricien »), observe, dans une préface au roman de V. S. Naipaul (écrivain représentatif pour le phénomène de la *coolitude*) que la littérature issue de ce milieu exprime un désespoir intelligent et amer, est ironique et sarcastique (un sarcasme, dit-il, sombre et, en même temps, comique, enfin, l'ironie et le sarcasme n'empêchent pas pour autant les mythes et les obsessions originaires de se manifester). « C'était comme si elle commençait en Inde – écrit le prosateur français – en faisant référence au peloton indien, le plus nombreux et le plus expressif à l'intérieur de ce processus répandu sur tous les continents – mais une Inde compliquée énormément, comprimée, ramenée à la dimension d'une île »...

Ainsi donc : mythes, désespoir, sarcasme ténébreux, ironie intelligente, jeu de mots, une note de rancune, roublardise et, fatalement, désir de revanche... En quelle langue, je me demande, un auteur de la sphère de la *coolitude* exprime-t-il cette expérience ? Et, surtout, quelles chances a-t-il de voir sa littérature s'imposer et, une fois encore, dans quel espace culturel ?...

*

Prenons le cas des écrivains roumains qui ont quitté la Roumanie au siècle dernier, pour une raison ou autre. Deux mots, d'abord, sur la génération des « grandes dames » : Anna Elisabet de Noailles (Anna de Bibesco-Brâncovan), Hélène Vacaresco et Marthe Bibesco, toutes en provenance de l'aristocratie franco-rou-

maine. Leur œuvre est écrite en français. Leur wagon Orient-Express est facilement dépestable. Anna de Noailles tient à Paris un salon que visitent, entre autres, Proust et Valéry, et sa poésie, d'une grande sensibilité, tardivement romantique, exalte en tons presque mystiques (ses commentateurs parlent d'une sensualité extrême, voire d'un mysticisme de la nature !), les couleurs et les parfums du réel...

Née et élevée en France, sa langue est le français, de même que le français constitue tout son état d'esprit. Seule son origine princière est roumaine... Hélène Vacaresco (1866 – 1947), la nièce de Iancu Vacarescu – poète marquant les débuts du préromantisme roumain non encore détaché des sources classiques et byzantines de l'Orient européen – écrit son œuvre poétique (*Le Rhapsode de la Dâmbovitza* et *Chants d'amour*) en français et en tant que diplomate et fonctionnaire européen qui parle et écrit avec la même élégance en français et en roumain. Comme Marthe Bibesco. En réalité, le wagon littéraire du train que nous venons d'évoquer (le luxueux, déjà mythique Orient-Express), circule à sens unique, surchargé de bagages, cela est vrai pour Elena Vacarescu, de bon nombre de fantasmes et de tableaux idylliques du pays d'origine. C'est le moment où l'Europe intellectuelle fonctionnait encore sur l'heure française, et l'aristocratie roumaine pense que l'universalité commence à Paris...

Et elle n'était pas la seule : les écrivains de la génération 1848 (Vasile Alecsandri, Michaël Kogalniceanu) avaient fait leurs études en France et leur langue de communication internationale était le français. Une génération plus tard (la génération de Titu Maiorescu et de Mihai Eminescu), l'allemand devient la culture de référence. Maiorescu écrit une large part de son journal intime en allemand, comme Iacob Negruzzi. Les symbolistes, leur avant-coureurs Macedonski en tête, s'orientent encore vers la France et, implicitement vers les cultures de la latinité (Arghezi, Bacovia, Ion Pillat, Eugen Lovinescu), suivis par les prosateurs modernes, fascinés par Gide et Proust (Hortensia Papadat-Bengescu, Camil



Petrescu, Anton Holban, Mihail Sebastian, etc.). Blaga mise sur la philosophie et la lyrique allemande, Mircea Eliade va en Inde et, dans ses premiers exercices épiques, imite Gide, puis Joyce et, généralement, le roman anglo-saxon. Il n'abandonne pas pour autant, dans sa littérature, le roumain. Ion Barbu fait ses études de mathématiques en Allemagne, mais suit la filière française dans sa poésie, enfin, George Calinescu est italianisant et tente de définir « l'esprit national » (roumain). Il écrit, comme ceux cités auparavant, en roumain, uniquement en roumain. Obstination qu'on lui a reprochée et qu'on lui reproche encore dans la critique roumaine parce que, certains l'affirment, l'universalité ne peut être gagnée en écrivant dans une langue de circulation restreinte. Une dispute qui continue de nos jours encore, quand « la migration » est devenue, non seulement dans le domaine de la culture, un mode de vie.

Cette parenthèse historique fermée, revenons à la littérature migrante plus proche de nous. On cite, par exemple, le cas



de B. Fundoianu (Benjamin Fondane) et Ilarie Voronca qui, arrivés en France respectivement dans les années '20 et '30, ont écrit dans la langue d'adoption après avoir laissé un œuvre remarquable en roumain (Voronca, ses poèmes imagistiques, qui avaient déjà créé une petite école lyrique, et Fundoianu les essais, et, surtout, ses splendides poèmes existentialistes de *Paysages*). Le processus s'amplifie après la Seconde Guerre Mondiale, pour des raisons politiques surtout. Il y a plusieurs vagues de migration intellectuelle, de Constantin Virgil Gheorghiu à Petru Dumitriu (1960), D. Tsepeneag, Virgil Tanase, Paul Goma, Dorin Tudoran, Norman Manea, Bujor Nedelcovici, Matei Visniec, Gabriela Melinescu, etc. Je ne saurais les citer tous, ils ne me viennent pas tous à l'esprit. Ce qui est sûr, c'est que, dans les années '80, il y avait à Paris, par exemple, un nombre suffisant d'écrivains pour former une Association des Ecrivains Roumains en Exil (ou quelque chose en ce genre). Nicolae Breban les rejoignit, qui, en rejetant les *Thèses* de juillet 1971, a été démis de sa fonction de directeur de la revue *La Roumanie littéraire*. Il est resté un an en Occident, après quoi il revint au pays, en continuant à écrire, avec certaines difficultés, son œuvre. Après 1990, d'autres écrivains ont quitté la Roumanie, plus jeunes, autrement motivés. La « migration

culturelle » est devenue un phénomène courant.

Quel est le statut réel de ces écrivains ? Il diffère d'un cas à l'autre, en fonction de la langue dont ils usent dans leurs écrits. Ce « passage » devient un thème épique dans le roman de D. Tsepeneag *Le mot sablier* (1984), écrit en deux langues (roumain et français). Il note ainsi, sur le vif, le drame du changement de l'écriture d'une autre manière et avec d'autres arguments que Cioran ne l'avait fait quelques décennies plus tôt (Changement de langue = changement d'identité). Après l'effondrement du régime communiste, une partie de ces écrivains reviennent à la langue initiale. D. Tsepeneag continue à écrire ses proses expérimentales et ses articles, tantôt en roumain, tantôt en français. Au moment de noter ceci, il vient de publier un nouveau roman (*Le camion bulgare*), écrit à Paris en roumain et publié par une maison d'édition de Iasi. Un autre prosateur important de la génération des années '60, Virgil Tanase, membre lui aussi du groupe onirique dans sa jeunesse, écrit lui aussi, sans difficulté, en deux langues. Les éditions Gallimard viennent de publier sa biographie de Camus, après que, deux ans plutôt, elles avaient publié, toujours de lui, une biographie de Tchekhov.

Une fois de plus : à quelle littérature appartiennent ces écrivains ? Quel est leur

statut ? Mais celui de Herta Müller, représentante d'une population allemande des environs de Timisoara, réfugiée en Allemagne et distinguée du Prix Nobel de littérature ? Mais les écrivains juifs de Roumanie qui, en débutant en roumain, sont partis en Israël où ils continuent d'écrire en roumain ? Vasko Popa a écrit et a publié ses premiers poèmes en roumain et a passé ensuite au serbe (langue officielle de l'Etat où se trouvait sa province natale), en devenant le plus important poète serbe de l'après-guerre ?! Mais Vintila Horia, distingué en 1970 du Prix Goncourt pour le roman *Dumnezeu s-a nascut in exil* (Dieu est né en exil) – prix qui ne lui fut pas remis pour des raisons concernant ses options politiques de jeunesse ? Le poète Horia Stamatu s'est réfugié après la Guerre en Allemagne et a continué à écrire des vers en roumain. Paul Celan a publié quelques textes en roumain, immédiatement après la Seconde Guerre Mondiale, puis est parti en Allemagne Fédérale, où il devint un grand poète d'expression allemande. Il s'est suicidé à Paris, en se jetant dans la Seine. Quelle est, je le répète, leur condition ? Entrent-ils ou non dans l'espace de la littérature migratrice ?...

Je ne m'empresse pas de donner une réponse globale, ni catégorique. Chaque nom est une destinée et, puisqu'il s'agit d'écrivains, chaque destinée a derrière elle une langue ou plusieurs. En écrivant en une autre langue, ont-ils automatiquement perdu leur identité ? La langue est-elle l'unique critère, lorsqu'il s'agit d'établir l'appartenance d'un écrivain à une littérature ou autre ? Réponse : la langue est le critère essentiel, mais non pas le seul. D'autres termes entrent dans cette équation, comme les points de référence, la vision, le style et, surtout, ce que l'on appelle *la patrie imaginaire* de l'écrivain. Une fois de plus : tout écrivain important présente un cas à étudier séparément. D'aucuns sont en exil, d'autres sont des réfugiés temporaires dans un autre espace culturel, voire dans une autre langue, certains sont des dissidents, d'autres des opposants du régime totalitaire et, pour échapper aux représailles, choisissent l'exil.

Plus d'un se hâtent de changer d'identité, mais écrivent de la littérature dans leur langue d'origine (le roumain), comme Mircea Eliade, d'autres écrivent dans leur langue d'adoption, sans essayer d'annuler leur identité. Il est des cas (Cioran, par exemple) qui, avec la langue, changent radicalement d'identité.

Quelle est la différence, je me demande, entre un écrivain en exil et un écrivain migrateur ? Différence qui n'est pas des plus claires. Elle peut être déterminée par les raisons de l'exil, et la durée de l'exil est variable. Les raisons sont brutalement politiques dans le cas de l'écrivain en exil. Le changement du régime politique hostile de son pays ne dépend nullement du poète ou de l'essayiste en exil. Dans le cas de la migration (du syntagme *littérature migratrice* que nous examinons ici), les causalités sont variées, et les étapes et les formes de la migration sont tout aussi imprévisibles. Un phénomène complexe de toute façon, transculturel qui tend à s'amplifier en ce début de siècle. Il engage non seulement le changement de l'écriture, mais, éventuellement, de l'identité culturelle et existentielle, mais aussi tout un système de références, religions, fantasmes, mythes à l'intérieur de la littérature. N'importe, si le XX^e siècle peut être nommé, de ce point de vue, *un siècle de l'exil*, le siècle qui vient de commencer s'annonce comme *un siècle de la migration*. Des millions d'Européens de l'Est se sont installés, après la chute du régime communiste, dans les pays plus riches de l'Ouest européen. Ils emportent leur culture (y compris leur religion) et entrent dans une autre culture, tout en gardant, pour la plupart, de bonnes relations avec leur pays d'origine. Quel sera le résultat, dans le temps, de ces aventures spirituelles, drames existentiels, révoltes désespérées et impuissantes ? Il est à supposer que, à l'avenir – une ou deux générations après, parmi les descendants de ces individus établis ailleurs (pour des raisons économiques le plus souvent) – il apparaisse des écrivains qui embrasseront, peut-être, les drames profonds, sur le plan humain, de l'immense processus du passage d'une culture à une autre, à l'époque de l'informatique.